

debout à cinq heures du matin ; deux fois par semaine, il donne des audiences publiques, des audiences de huit à neuf heures, pendant lesquelles le dernier de ses sujets, un portefaix, un cocher de fiacre, peut l'aborder familièrement et lui demander justice. Il n'est aucun monarque qui pousse à ce point la simplicité ou, pour mieux dire, la bonhomie. Au milieu de la nuit, si le feu se manifeste dans quelque quartier de Vienne, il monte à cheval et se rend en personne, malgré son grand âge, au théâtre du danger, et ne se retire que le dernier, après s'être assuré que la tranquillité est parfaitement rétablie. Aussi le peuple de Vienne qui, dans ses jours de détresse, lui a prodigué tant de preuves de dévouement, lui conserve encore toute son affection. On ne pousse pas autour de lui des cris tumultueux de *vive l'empereur !* mais tous les yeux s'attachent sur lui avec intérêt ; on épie en silence les changements sinistres ou favorables de son visage, et une expression d'amour et de respect est empreinte sur toutes les physionomies. »

De tout ce qu'on voit, de tout ce qu'on entend à Vienne, ressort invinciblement ce fait que jamais souverain n'inspira à ses sujets un attachement aussi profond, aussi sincère, aussi persistant que celui que les habitants de Vienne vouèrent à leur empereur François. On dira peut-être en souriant que l'Autrichien est *bon* et bien dressé à toute discipline monarchique ; qu'il a toujours en réserve un grand fond d'attachement tout prêt pour les souverains que l'ordre de succession au trône lui amène.

A travers l'ironie, il y a quelque vérité dans cette remarque en général ; mais en ce qui concerne l'empereur François, il y a de la part des Viennois, quelque chose de moins banal et de plus significatif ; il y a enfin, quoiqu'on puisse dire pour en atténuer le sens, une manifestation trop sérieuse, trop persévérante pour ne pas témoigner de la valeur morale de l'homme.